

Avant que le jour parut, on entendit le hurlement de loups qui avaient découverts les Anglais pendant la nuit. Dès que l'on vit clair, le lieutenant Corner partit avec un détachement pour chercher de l'eau. A son approche les loups s'enfuirent. Un sentier conduisit à un enfoncement où l'on supposa que l'on découvrirait ce que l'on désirait. Effectivement, à peine eut-on creusé à la profondeur de quatre à cinq pieds, que l'on eut le plaisir inexprimable de voir jaillir une source. A l'instant un homme fut dépêché au rivage pour communiquer cette bonne nouvelle aux hommes qui étaient restés sur le bord de la mer. On marcha ensuite le long du rivage, et l'on rencontra un tombeau, ou plutôt un monceau d'ossements; on y distingua deux crânes humains, quelques gros os d'animaux, et des écailles de tortue. Ces débris étaient entassés en forme de monument sépulcral, et surmontés d'un très-long aviron couché sur deux branches fourchues qui le supportaient. On vit tout à l'entour des traces récentes de feu. La terre y avait été fraîchement foulée aux pieds; divers sentiers aboutissaient à cet endroit. Les Anglais présumèrent que les naturels y faisaient fréquemment des sacrifices.

Les naufragés se désaltérèrent complètement; mais ce besoin satisfait, ils éprouvèrent le tourment de la faim, auquel leur soif ardente les avait

jusqu'alors rendus insensibles. Quelques-uns eurent le bonheur de découvrir des huitres le long du rivage; ils aperçurent aussi à des arbrisseaux le fruit aigrelet et astringent qui ressemble à une prune. Ayant remarqué que les oiseaux les avaient béquetés, on en mangea sans aucune crainte; on trouva aussi une petite baie d'un goût acide assez agréable. Quoique les oiseaux fussent très-nombreux, on se gardait bien de leur tirer des coups de fusil, parce que le bruit que l'on entendait de temps en temps, et la quantité de sentiers qui se prolongeaient jusqu'aux collines, firent juger que les naturels fréquentaient ces environs, et que sans doute ils n'étaient pas loin. Dans les cas de nécessité on a recours à tous les moyens de se tirer de peine. Chacun ayant bu à sa soif, on emplit d'eau tous les vases que l'on avait, et jusqu'aux bottes du charpentier; ce fut le premier que l'on vida, parce qu'il était le plus sujet à couler.

Le 2 septembre, à trois heures après midi, la petite escadre remit en mer. On vit des tortues, et malheureusement on n'en put prendre aucune. Après avoir reconnu un grand nombre d'îles, de canaux et de récifs, on débouqua du détroit de l'Endeavour dans la mer des Indes. La navigation devenait moins périlleuse, parce que l'on avait moins à redouter des écueils et des bancs; mais

elle offrait des dangers continuels par la force des lames. Dès que l'on fut éloigné de terre, elles vinrent briser avec une violence extrême contre les embarcations des naufragés, et menacèrent de les engloutir. Si ces petits bâtimens venaient à se séparer, les infortunés qu'ils portaient n'avaient pour unique perspective qu'une mort certaine; car ils manquaient de vases de petite dimension pour partager leur mince provision d'eau. On amarra donc les canots les uns aux autres, pour la conservation mutuelle de la troupe. Faible et inutile ressource! la mer était si grosse, qu'elle cassa les amarres trop tendues. La nuit était très-sombre; on craignait de s'aborder, et d'essuyer un choc qui serait fatal à un des canots. Enfin on réussit à les rattacher de nouveau; le grelin que l'on avait employé cassa encore. Ces malheureux furent ainsi obligés de s'abandonner à la fureur des vagues; ils avaient un espace de mille milles anglais à parcourir dans ces bateaux ouverts.

Le 3, au point du jour, tous les canots se réunirent. A midi l'on aperçut des serpens de mer rayés de noir et de jaune. Dans la nuit du 5 au 6 la mer fut très-houleuse; les vagues étaient très-hautes. Les amarres rompirent plusieurs fois; les bordages de la chaloupe s'entr'ouvrirent; il y entra beaucoup d'eau. Cet accident fit prendre le parti de laisser les canots aller isolément, car

ils auraient fini par s'ouvrir entièrement. Le 7 les hommes de la penniche prirent une hirondelle de mer: on suçà le sang de cet oiseau, et l'on en fit vingt-quatre portions.

Les hommes qui tenaient la barre du gouvernail attrapaient fréquemment des coups de soleil; les autres trempaient leur chemise dans la mer, puis se la mettaient sur la tête, pour la préserver; car la plupart de ces malheureux l'avaient entièrement exposée à l'ardeur des rayons du soleil, presque tous ayant perdu leurs chapeaux pendant qu'ils nageaient à l'entour de la frégate, lorsqu'elle s'abîma dans la mer. L'absorption de l'eau salée finit par les incommoder. Les fluides du corps acquirent une âcreté extrême; chacun était incommodé de sa salive, tant elle avait contracté une amertume désagréable, et ne pouvait plus la supporter dans sa bouche. Ceux qui burent de leur urine moururent misérablement par la suite.

On ne songeait plus à peser la chétive ration qui revenait à chacun. La bouche de ces infortunés était desséchée à un tel point, qu'un petit nombre seulement conservait le désir de manger: la part refusée était distribuée aux autres. Les hommes âgés souffraient beaucoup plus que les jeunes gens. Un midshipman vendit deux rations journalières d'eau pour une ration de pain.

A la longue les esprits s'aigriront : les matelots devinrent indociles et turbulens. Un de ceux de la penniche se mit à réciter ses prières à haute voix ; ses camarades l'écoutaient avec beaucoup d'attention ; elle aurait fini par aller jusqu'au recueillement et à la dévotion ; si le capitaine , qui avait des doutes sur la pureté de la doctrine de cet homme , ne lui eût enjoint de se taire. Il défendit de plus à qui que ce fût de s'arroger le droit de prier tout haut.

Le 9 un grand nombre de nautes passèrent le long des canots ; on en prit plusieurs , et la coquille servit à boire la ration d'eau. On eut ainsi la facilité d'y tremper les doigts , et de s'humecter graduellement le palais. On aperçut de nombreuses bandes d'oiseaux qui volaient du côté où l'on savait que la terre que l'on cherchait était située. Cet indice rendit le courage aux naufragés , et leur fit concevoir l'espérance d'arriver bientôt au terme qu'ils étaient si impatiens d'atteindre. Elle ne fut pas remplie aussitôt qu'il s'en étaient flattés , et quatre jours encore ils voguèrent en proie au tourment de la faim et de la soif mal satisfaites.

Enfin le 13 de grand matin , on aperçut Timor : le matelot qui l'avait découverte le premier reçut un verre d'eau pour récompense ; mais comme si la misère de ces malheureux n'eût pas été assez grande , il survint bientôt un calme plat.

Chaque canot navigua séparément : c'était à qui arriverait le premier.

Le 14 on s'approcha davantage de la côte de Timor ; mais elle était garnie de brisans terribles. Deux matelots s'attachèrent une bouteille au cou , et allèrent à la nage au travers des écueils. Ayant mis pied à terre , ils firent plusieurs milles , et arrivèrent sur le bord d'une petite rivière qui leur barra le passage. Alors ils firent signe que leur tentative avait réussi. La penniche vint jusque là , aussi près des brisans qu'elle le put , et prit les deux matelots à bord. En continuant à naviguer le long de la côte , on s'aperçut avec une vive satisfaction qu'une des yoles était entrée dans une crique. La penniche avait arboré une flamme anglaise à son mât , afin que les autres embarcations ne la perdissent pas de vue. Les brisans étaient extrêmement forts , et plusieurs bancs de sable rendaient l'entrée de la crique très-dangereuse. Toutefois , on était si transporté de l'idée d'une délivrance prochaine , que l'on partagea jusqu'à la dernière goutte d'eau qui restait. Chacun en eut à peu près une demi-bouteille , qui fut avalée en un clin d'œil.

Après avoir , par ce léger soutien , repris du cœur , on fit de nouveaux efforts pour arriver au port , si ardemment désiré. Grâce au sang-froid imperturbable et à l'habileté de l'aide-pilote , on

passa sans accident au-dessus de tous les récifs, et on acosta la terre. L'équipage d'une des yoles qui avait débarqué depuis deux heures, aida les autres naufragés à descendre. Une source d'eau fraîche, située à peu de distance du lieu où l'on attérit, leur procura à l'instant même le rafraîchissement après lequel ils soupiraient. Dès que l'on fut désaltéré, Edwards plaça une garde autour des prisonniers, et chacun s'étendit sur l'herbe, pour goûter les douceurs du repos.

L'après-midi, un Chinois de distinction, accompagné de quelques habitans du pays, vint en canot pour examiner les nouveaux débarqués. C'était un homme âgé, qui avait l'air respectable. Les Anglais allèrent à sa rencontre, et tâchèrent de lui faire connaître leurs besoins. Il ne comprit pas le sens des mots anglais et français qu'on lui adressa; mais la détresse était peinte en caractères si frappans sur le visage des naufragés, que les paroles étaient en quelque sorte superflues pour l'exprimer. Les larmes que l'on vit répandre à ce Chinois persuadèrent aux Anglais qu'il compatissait à l'excès de leur misère. Des deux côtés on gardait un silence plus éloquent que tous les discours du monde. Le Chinois fit entendre par signes aux Anglais, que, sans exiger d'eux ni paiement, ni aucune sorte de dédommagement, on leur fournirait des chevaux pour aller à Cou-

pang, établissement hollandais situé à soixante-dix milles de distance, et qu'ils avaient fixé pour leur rendez-vous; mais ils déclinèrent poliment son offre, parce qu'elle ne pouvait s'accorder avec la surveillance rigoureuse que les prisonniers exigeaient. Alors il prit congé d'eux, après leur avoir promis de leur envoyer des vivres. Quelques instans après, plusieurs habitans de l'île arrivèrent avec des poules, des cochons, du lait, du pain et des fruits. Par bonheur l'aide-chirurgien avait un peu d'argent monnoyé dans sa poche. Ils essayèrent les pièces sur une pierre de touche; mais ne voulurent rien donner pour des guinées. Les boutons de métal que les Anglais avaient à leurs habits les tirèrent d'embarras, et les Timoriens leur fournirent en échange de ces morceaux de cuivre les denrées qu'ils refusaient de leur livrer pour la même quantité de pièces d'or; mais un garçon charpentier gâta toute l'affaire, en troquant une veste d'officier sur laquelle il avait mis la main, et qui était garnie de boutons, contre deux poules qu'il aurait pu avoir pour deux boutons.

On se mit à faire rôtir les poules et bouillir les cochons, et ensuite on commença avec un appétit extraordinaire un repas qui parut exquis. Tandis que l'on reprenait ainsi des forces autour d'un grand feu, on entendit une bête sauvage qui remuait dans les broussailles. Quelques-uns des

naufragés, qui avaient été dans les Indes, prétendirent que c'était un chacal : on en conclut que le lion ne devait pas être éloigné. Alors il y en eut qui observèrent que le roi des animaux ferait un triste régal s'il croquait de pauvres diables exténués par un jeûne forcé de plusieurs jours. Cette plaisanterie produisit le plus mauvais effet imaginable. Le repas fut triste, et la peur devint contagieuse ; car chacun ne songea plus qu'aux bêtes féroces et aux sauvages qui se repaissent de chair humaine. On se rappela que plusieurs navigateurs représentent les Timoriens comme farouches et méchans, et recommandent de ne débarquer qu'à Coupang.

Leur coutume, comme on l'apprit par la suite, est de travailler pendant la nuit, afin d'éviter l'ardeur du soleil. Or les habitans d'un village situé à peu près à deux milles de l'endroit où les Anglais reposaient après leur repas, entonnèrent une chanson en bêchant la terre, comme on fait partout pour alléger la besogne. Comme ils avaient prié avec instance les Anglais de leur céder des cartouches, ceux-ci prirent ce chant pour un cri de guerre, et crurent qu'ils allaient être assaillis par ces hommes, qui viendraient essayer d'arracher par la force ce qu'ils n'avaient pu obtenir de bon gré. Cependant l'ennemi tardant trop à s'avancer, l'épuisement des Anglais finit par les

faire succomber au sommeil. Mais au point du jour nouvelles alarmes. Le pilote en chef éveilla ses camarades par un cri de chasse. Il y en eut qui crurent que c'était le cri de guerre des sauvages, et qui, encore à moitié endormis, se mirent, dans leur frayeur, à courir à quatre pattes vers la mer, en demandant grâce. La fraîcheur de l'eau les eut bien vite tirés de leur rêve.

On remonta ensuite la rivière dans laquelle on était entré, et à quatre milles de distance, on rencontra une ville, où l'on entra pour y acheter des provisions. Dans le même moment, le roi en sortait à cheval ; il était suivi d'une vingtaine de cavaliers bien armés qui formaient son escorte. Il vit passer les Anglais en conservant tout le sang-froid de sa dignité, et ne daigna pas les honorer d'un seul regard.

Après qu'on se fut bien muni de vivres, on redescendit la rivière, on remit en mer, et le soir on s'arrêta dans une baie pour ne pas dépasser pendant la nuit le fort de Coupang. Un instant après on aperçut de la lumière, alors on fit du bruit et on appela. Les habitans accoururent sur le rivage avec des torches à la main, et marchèrent dans l'eau pour s'approcher des canots. Ils offrirent leurs services aux Anglais, et leur donnèrent du feu, ce qui permit d'apprêter le repas à bord sans être obligé de descendre à terre.

Dès la pointe du jour on continua le voyage, et à cinq du soir on arriva devant Coupang. Vanjon gouverneur de cet établissement et Fry vice-gouverneur reçurent les Anglais de la manière la plus amicale, et remplirent envers eux les devoirs de l'hospitalité la plus généreuse. Les naufragés passèrent cinq semaines dans cet établissement, et ce séjour dans un lieu où l'air est sain, les remit de leurs fatigues.

A peu près une quinzaine de jours auparavant, il était arrivé à Coupang un canot où se trouvaient huit hommes, une femme et deux enfans. Ils se donnèrent pour le supercargue et le reste des matelots et des passagers d'un navire anglais qui avait fait naufrage dans les mers voisines. Sur ce récit qui ne présentait rien d'in vraisemblable, la maison du gouverneur, qui est toujours l'asile des malheureux, leur fut ouverte. Ils fournirent des lettres de change sur le gouvernement anglais, en paiement des objets qui leur furent fournis; on ne les laissa manquer de rien, et ils se disposaient à partir sur un navire hollandais qui faisait la navigation de l'Inde.

Le capitaine de ce bâtiment parlait l'anglais; instruit de l'arrivée d'Edwards et de ses compagnons d'infortune, il courut en porter la nouvelle à ces gens. « Votre capitaine est arrivé, leur dit-il. — Quel capitaine ? » répliqua l'un deux,

d'un air déconcerté : que le diable l'emporte ! nous n'avons pas de capitaine. » Cependant ils avaient raconté que le leur avec le reste de l'équipage qui s'étaient embarqués sur un autre canot, avaient été séparés d'eux en pleine mer par un coup de vent. Leur discours dans la circonstance actuelle ayant fait naître des soupçons, ils furent arrêtés et conduits au fort; un des hommes et la femme parvinrent à s'enfuir dans les bois; on les rattrapa bientôt, et on les réunit à leurs camarades. Interrogés par le gouverneur, ils avouèrent qu'ils étaient des malfaiteurs qui s'étaient échappés de Botany-Bay. Un navire hollandais qui était à l'ancre à Port-Jackson leur avait fourni un octant, une boussole, une carte marine, des armes à feu et un peu de poudre. Le pêcheur du gouvernement, dont le temps de bannissement était expiré, les avait conduits; c'était un bon marin qui entendait passablement l'astronomie. En suivant les côtes de la Nouvelle-Hollande, ils tiraient tous les soirs leur canot à terre, et y passaient la nuit lorsque les attaques des naturels ne les en empêchaient pas.

Ces fugitifs furent remis au capitaine Edwards, qui les embarqua avec lui le 6 octobre. Le voyage fut pénible; les Anglais crurent que leurs malheurs allaient recommencer. En doublant l'île Florès, ils furent assaillis par une tempête épouvantable.

En quelques minutes toutes les voiles furent emportées, les pompes bouchées et hors d'état de servir; l'eau entrant de toutes parts dans le navire, que le vent poussait avec une violence extrême contre une côte escarpée. L'air était en feu; le tonnerre roulait sans cesse avec un bruit effroyable; il tombait des torrens de pluie. Dans cette fâcheuse circonstance, les matelots anglais contribuèrent par leur activité au salut du navire. Le détroit d'Alice, où l'on était alors, n'est cependant pas aussi dangereux que le détroit de Sapy; mais il est tellement sinueux, et il faut y faire tant de tours et de détours, qu'un bâtiment hollandais qui allait de Timor à Batavia y resta un an entier à louvoyer, et au bout de ce temps se retrouva au même point d'où il était parti.

Le 30 octobre les Anglais arrivèrent à Samarang. Quelle agréable surprise ils éprouvèrent en revoyant leur *Tender*, qu'ils croyaient perdu depuis si long-temps! Dans la nuit où il s'était séparé de la *Pandore*, les insulaires d'Otoutouéla vinrent l'attaquer en pirogues. Ils marchaient en ordre de bataille. L'action dura très-long-temps, parce que les sauvages ne voyant aucune blessure apparente sur le corps des hommes qui tombaient, ne croyaient pas qu'ils fussent morts, et combattaient avec un acharnement incroyable. Une espingole causa de grands ravages dans leurs rangs.

Leur ardeur était inconcevable : un d'eux eut la hardiesse de sauter par-dessus le filet d'abordage du *Tender*, et leva sa massue pour en frapper le capitaine; mais cet officier le renversa d'un coup de fusil.

Le lendemain le *Tender*, n'apercevant pas la *Pandore*, fit voile pour Anamouka, où Edwards lui avait assigné le rendez-vous. Il ne pouvait pas s'occuper de la chercher, car il éprouvait une si grande disette d'eau, qu'un jeune homme en devint furieux le lendemain, et resta quelques mois dans cet état.

Le *Tender* ayant abordé à Tofo pour s'y procurer de l'eau et des vivres, les naturels, qui d'abord avaient échangé très-loyalement leurs denrées contre du fer, changèrent subitement de conduite. La petitesse du bâtiment leur fit croire qu'ils s'en empareraient sans peine; ils l'attaquèrent donc; mais ils furent repoussés avec une grande perte. Cette circonstance engagea les Anglais à se tenir sur leurs gardes, lorsque, par la suite, ils se trouvèrent dans le voisinage d'îles habitées.

Après avoir prodigieusement souffert de la disette de vivres et du manque de beaucoup de choses, ils arrivèrent aux chaînes de récifs situées entre la Nouvelle-Guinée et la Nouvelle-Hollande. On croisa d'une côte à l'autre. On ne voyait d'ou-

verture nulle part entre ces écueils. Enfin le commandant, placé entre le naufrage et la nécessité de mourir de **faim**, prit hardiment son parti; il passa par-dessus les brisans. Cette démarche téméraire lui réussit; il n'en résulta aucun accident.

Les Anglais venaient de sortir du détroit de l'Endeavour, lorsqu'ils rencontrèrent un petit navire hollandais, qui leur fournit tous les secours dont il pouvait disposer. Ayant atterri à un petit établissement hollandais, le gouverneur, à qui l'on avait envoyé le signalement des révoltés du *Bounty*, conçut des soupçons contre l'équipage du *Tender*. Ils furent en quelque sorte confirmés par la construction de ce navire, qui était en bois étranger, et par l'impossibilité dans laquelle les Anglais se trouvaient de produire aucune pièce justificative à l'appui de ce qu'ils racontaient de leurs aventures. Les Hollandais mirent donc une circonspection extrême dans leur conduite envers eux, sans cependant s'écarter des règles de la politesse. Ils leur donnèrent tous les secours dont ils avaient besoin, et les firent conduire sous bonne escorte à Samarang.

Edwards s'embarqua avec tout son monde à Batavia, et arriva heureusement en Angleterre, en 1792.

Les dix révoltés du *Bounty* amenés, furent traduits le 12 septembre devant un conseil de guerre

assemblé à bord du *Duke*, dans le port de Portsmouth. Il y en eut quatre acquittés comme étrangers au complot; deux furent condamnés, mais recommandés à la clémence du roi; trois furent pendus; et le dixième, quoique reconnu coupable, fut mis hors de cour, à cause de quelques nullités dans la procédure.